

TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT...

Turn turn turn c'est une chanson de The Byrds, groupe américain des années soixante, c'est un air qui tournait dans ma tête, c'est le titre de cette exposition. **Turn turn turn** c'est les paroles de l'Ecclésiaste. **Turn turn turn** ce pourrait être le titre de *l'homme qui tombe*, une image phonographique, une gravure rock'n'roll, Icare et le onze septembre avec ces silhouettes qui chutent le long des buildings en flammes. **Turn turn turn** c'est *review*, un présentoir à images, un piège à regard conçu plus pour agacer l'oeil que pour magnifier la troisième dimension, c'est le tour d'un monde en chute libre. **Turn turn turn** c'est *Chutier*, un croisement entre pellicule cinématographique et ruban tue-mouches, l'idée d'un film possible, un hommage à Gil Wolman, une pensée à Jean Luc Godard « qu'est ce que j'peux faire, j'sais pas quoi faire ». **Turn turn turn** c'est *Aux étoiles, Le portrait ovale*, un retour sur mes premières images, trace contre trace avec la photographie, des images amoureuses. **Turn turn turn** c'est *dessins d'atelier (ma vie ouvrière)*, tombeau/jardinière aux dessins tracés pendant vingt-cinq ans de vie d'usine, Ne travaillez jamais écrivait sur un mur Guy Debord, et pourtant l'artiste ne parle que de travail, travaille tout le temps, c'est des moments détournés au travail quand la vie est ailleurs, juste masquée par le bruit des machines. **Turn turn turn** c'est tout ce temps passé à reproduire, tracer, graver, résister en somme à ce « désespoir de l'art et son essai désespéré pour créer l'impérissable avec des choses périssables, avec des mots, des sons, des pierres, des couleurs afin que l'espace mis en forme dure au delà des ages » (J.L.G. Histoire(s) du cinéma). **Turn turn turn** c'est la fin de l'Artothèque, trois jours d'exposition, ma petite révolution de mai.

Vincent Compagny 2011.

Avec l'exposition de Vincent Compagny on a vu la fin de l'Artothèque de Bourg-lès-Valence. Et on peut dire que comme fin c'est un très bon début. Une magnifique lancée ! Un jeter de disques. Un bel hommage à Wolman dont on parle si peu, et à quelques autres, au passage ; mais surtout le travail singulièrement polymorphe de quelqu'un qui œuvre en discrétion ("qu'est-ce que tu grattes, camarade ?"), qui graffite dans l'ombre de son travail de graphiste depuis des années, qui coule en douce le beau navire (songeons à Roussiez et à son *Paquebot Magnifique* !), et qui montre ça parcimonieusement une fois tous les dix ans. Un travail animal de rongeur qui rature les vues stéréoscopiques et endommage les stéréotypes. Le castor fou de Tex Avery au service de Guy Debord. Mais qui déborde, heureusement, à l'inverse de cette ignoble mode où les Institutions récupèrent les slogans situationnistes au profit des fils de famille, faux Cravan en cravate (à cravacher ! Vive Vaché !).

Il faut voir en particulier le chutier où pendent des bandes de scotch dont les images sont arrachées à Télérama et surtout une très belle boîte magique illuminée d'une guirlande de Noël et qui clignote derrière de petits dessins hâtifs, de sauvegarde, de survie, spasmodiques, électriques, Tourettien. Tout un tremblement des figures construites de lignes fragiles.

*

Dans ce modeste lieu courageusement créé par Élisabeth Jury (assistée d'une bande d'énergumènes bénévoles), où l'on trouvait à la fois des statues africaines et les polychromies de Marie-Pierre Bufflier (entre autres : les réserves y sont riches !), on n'a vu personne du Groupe Des Grands Institutionnels : on ne s'attendait pas à moins. Depuis que les écoles d'Art sont devenues le lieu des tapineuses du marché et des têtards universitaires, c'est logique.

Voilà encore une petite maison de pauvres qui a été mise à bas.

Pour qu'un lieu artistique soit reconnu, il faut que ce soit une fortune personnelle (Verney-Carron, Casino...), ou qu'il concède à foison et bisbille, qu'il transige, qu'il accepte les artistes des DRAC-Queens et pas d'autres, qu'il alpha-bêtise du saucisson *p*édagogique *p*our le *p*ière *p*apa charcutier, qu'il médiatise enculturé ; il faut que l'association qui se voulait

indépendante accepte de se faire phagocyter, cancériser puis éliminer au profit de figures de cire et de palpemou : éternelle réduction au dénominateur commun par des manœuvres de bureau qui se prennent pour des coups d'état. On plagiera même sans vergogne dans certains lieux les projets avant qu'ils aient vu le jour, comme dans les revues de recherche scientifique.

Dans les DRAC on a planté des Poirier partout : dans le Roussillon aussi bien qu'en Bretagne, même quand le climat convient pas (peut-être qu'ils pissent dessus !). Et quantité de bâtons glaireux en attendant que ça donne des sucettes géantes, comme le Flikard Pupp de Coconino, dans Krazy Kat. On voudrait d'un *territoire*, autre que celui de Pétain, fut-il de version récente, réincarné.

Institutions ? Relisez Lourau (*L'Analyse institutionnelle*, "l'effet Mühlmann") : *"L'effet Mühlmann, habituellement décrit en termes de "récupération" ou "d'intégration", désigne le processus par lequel des forces sociales ou marginales, ou minoritaires, ou anomiques (ou les trois à la fois) prennent forme, sont reconnues par l'ensemble du système des formes sociales déjà là. L'institué accepte l'instituant lorsqu'il peut l'intégrer, c'est-à-dire le rendre équivalent aux formes déjà existantes"*. Un des seuls exemple d'autonomie absolue à ce jour reste l'Hôtel Beury, des Coquelet, à Charleville. Mais à quel prix ! Du reste ils ont fui : là-bas dans le Lavandou.

Bien sûr on a rencontré quelques officiels chez Elza, mais ceux-là c'étaient des marginaux, les élus de la bande, les complices de Groucho Marx, des aimables avec de fausses moustaches.

On n'a point vu personne du Club Des Narcissins. C'est normal, ça boude, dans ce giron ! Ni les sous-gitons, ni les godemichets de grande facture... Ceux-là, ça ne veut que des endroits officiels en somme, ça nourrit les intermédiaires, ça bouffit les grossistes, ça fait se remplir les sacs de merde institutionnels. Ou bien ça va chercher l'alternatif à Berlin plutôt que d'essayer de le créer par ici. Berlin, toujours Berlin ! Ou Gdansk ou Lodz ou Tataouine. Le mérite éternel de Bosh ou Husqvarna contre Peugeot, de Mossberg contre Manufrance et de Goodyear contre Michelin. Et pourtant on a eu Ceysson comme bibendum. On pense à Gérard-Jules-Salpingite, virus issu de banquiers suisses et proche de tous les écrivains vraiment suisses, jeune homme fort pâle de belle coupe, gilet

parme, veste verte de velours frappé, cravate rouge, qui déclarait dans les années 70 à l'angle Saint-Germain "Qu'il allait souper à Rome, parce qu'on ne pouvait plus souper décentement à Paris !"

Pas tous, vous me direz ; bien sûr, mais beaucoup quand même ! "Hein ! Non, mais quand même ! Alors !" (Michel Simon dans l'Atalante).

"Il ne faut pas louer les œuvres, mais plutôt vendre les Narcissins eux-mêmes." Voilà une excellente idée d'un ami à moi, antiquaire qui a l'habitude de citer Devos : "Tous les gens du Caire sont antijuifs et tous les juifs sont anti-Caire". Améliorer la version Gilbert & George en les achetant le prix qu'il valent vraiment et en les revendant le prix qu'ils s'estiment, comme les Argentins.

Beaucoup auraient accepté tout de suite gratuit et plus encore en amenant le beurre...

Et pourtant il faudrait pouvoir soutenir toutes ces fibrillations instinctives, faire battre le cœur collectif des petites singularités, qu'on cesse d'essayer de nous faire croire que le travail de Frank Denon ou celui de Joris Dijkmeijer est moins intéressant que celui de quelques autres tout simplement parce qu'ils ont oublié d'épouser une orthodontiste, une fille de notaire ou la pire orthophoniste d'Aix-en-Provence, ou parce que le CAPC n'a pas daigné jadis prendre régulièrement la température de leur tempérament avec un thermomètre artistiquement profilé.

J'admire en cela *l'archaïsme de l'URDLA* (ça vient de si loin aujourd'hui, la création du Théâtre de Villeurbanne !), comme j'avais adoré à Alger dans les années 80 (et dans un monde miraculeusement privé des galeries et des marchands d'art, où le design de tous les produits se réduisait à du carton grossièrement sérigraphié : un vrai bonheur !), les fresques de Martinez faites avec les étudiants sur les murs des anciens bordels de Blida, au grand mépris des Islamistes intégristes.

Il faut tenir tête aux Talibans de la Kulture, tellement on en a connu, des brassées d'élus, qui se piquaient de culture alors qu'ils auraient bien dû continuer la tranfusion au coca-light ; des ignares, des incultes, des étrons pouffis de suffisance, des crétins, des dame-pipi et des pisse-menu condescendants et méprisants, pleins d'énormes contradictions, d'une mauvaise

foi absolue avec leurs obsessions monotones, des responsables de la danse qui avant de finir par vendre des chapeaux à Montpellier ont interdit des troupes pendant des années sans jamais les voir, par caprice, et préférer soutenir “*Le fandango des gouines-vampires*” que Heiner Müller.

Céline avait vu ça autrement, dans *Les Beaux Draps* à propos du travail pour tous dans son programme socialiste qui rêvait de tout nationaliser et kolkoszifier : “[...] Comme ça y aura plus d’histoire, faut que tout le monde y passe, les poètes je m’en occupe aussi, je leur ferai faire des films amusants, de jolis dessins animés, que ça relève le niveau des âmes, il en a besoin. Une fois qu’on est sorti des tripes, de l’obsession de la boyasse, tous les espoirs sont permis.

[...] Et comment on apprend tout cela ? En allant longtemps à l’école, jusqu’à 15-16 ans... qu’on en sorte tout imprégné de musique et de jolis rythmes, d’exemples exaltants, tout ensorcelés de grandeur, tout en ferveur pour le gratuit. La ferveur pour le gratuit, ce qui manque le plus aujourd’hui, effroyablement. Le gratuit seul est divin. [...] Que le corps reprenne goût de vivre, retrouve son plaisir, son rythme, sa verve déchuë, les enchantements de son essor... L’esprit suivra bien !... L’esprit c’est un corps parfait, une ligne mystique avant tout, le détour souple d’un geste, un message de l’âme, mieux à surprendre, à recueillir au bond, à l’envol de danse que sous accablants grimoires, marmonneries de textes, contextes, bâfreries d’analyses de poux, découpages de cheveux en mille. [...] En chacun délivrer l’artiste ! lui rendre la clef du ciel !”

*

Vigo lui, était un vrai anartiste fils d’anarchiste : c’est Gaumont qui l’a assassiné, et qui quelques années après s’est donné bonne conscience en le restaurant. Ça continue, Camarde ! La Mort veille.

Quel autre horizon que celui des petites méchancetés provisoires ?

Les merveilles sont là, pourtant.

etc.

O. N.

13 Mai 2011